

DANS LE MÉLI-MÉLO DES MÉLOS DE MALOT

Un musée.

Une exposition consacrée à l'écrivain Hector Malot.

À l'entrée, un buste en bronze de l'écrivain.

Ça et là, des tableaux, des vitrines, des objets, des panneaux relatant l'univers des drapiers et du siècle qui s'achève ;

*Et puis des livres, des manuscrits et couvertures de livres, notamment :
« Sans famille », le roman qui assura la gloire et la postérité à son auteur.*

Le public est entré, il attend.

Du lointain arrive un homme, façon bonimenteur, un livret à la main.

Il sort de sa poche un petit jouet mécanique représentant un ours qui joue du tambour ; il en remonte la clé, le pose au sol ou sur un support en hauteur : le jouet tourne en battant le tambour et en dodelinant de la tête.

Le bonimenteur, à l'issue de la petite danse mécanique du jouet, l'applaudit, et met éventuellement une pièce dans une petite escarcelle.

Puis il s'approche du public et frappe, d'un bâton ou des pieds, les trois coups.

Le spectacle commence :

Mesdames et Messieurs, honorable assistance,
Qui honorez ce site de par votre présence,
Vous qui êtes à la fois, par réciprocité :
Autant public aimé que public nourricier,
Vous qui, en un seul mot, embellissez ces lieux
En laissant simplement y promener vos yeux,
Ouvrez grand vos oreilles, écoutez bien mes mots
Car je vais vous conter l'histoire d'Hector Malot !

*

Le bonimenteur s'adresse au jouet mécanique :

*C'est pas mal, comme début, je les sens attentifs,
Les oreilles aux aguets, le cerveau réceptif ;
Je continue comme ça, ou je change de ton ?
Je continue, tu crois ? Tu es sûr que c'est bon ?
Je ne risque donc pas un peu de les lasser
À vouloir sans cesse tout alexandrinier ?*

*Ma foi, si tu le dis, je te crois sur parole :
Que ma langue reprenne sa jolie course folle.*

*

Le bonimenteur s'adresse de nouveau au public :

Ouvrez grand vos oreilles, écoutez bien mes mots :
Oui, je vais vous conter l'histoire d'Hector Malot !

Sa naissance, tout d'abord, commençons par un bout,
Et soyons cohérent, ne mélangeons pas tout.

Il faut imaginer, Mesdames et Messieurs,
Une chambre d'enfant, et un berceau tout bleu.
Il faut imaginer, Mes-si-eurs et Mesdames,
Que c'est dans cette chambre que commence le drame.
Un drame sans blessé, sans mort ni requiem,
Mais il faut l'avouer : un drame tout de même.
Car la chambre du bambin (oui, c'est bien un garçon
Mais, à l'heure qu'il est, il n'a pas de prénom),
Car la chambre du bambin, disais-je sans ambages,
Se trouve dans une maison, au tout premier étage.
La maison est construite en bordure de l'eau
Et sur cette eau naviguent... euh... naviguent des bateaux.

Regardez celui-ci, voyez comme il est beau :
Il est grand, il est large, c'est un très beau bateau !
Mais que se passe-t-il, le voici qui dérive :
Il tangue, il vire, il roule, s'approche de la rive,
Et le bâton de foc de son mât de beaupré
Fonce sur la façade : « Au secours ! Y'a danger ! »
Mais on a beau crier, pester et manœuvrer :
Le mât perce la fenêtre : les carreaux sont cassés !

Mon dieu, mon dieu, mon dieu, que va-t-il se passer ?
Ce pauvre enfant qui dort va-t-il être blessé
Par ce morceau de bois qui vient de traverser
Des carreaux qui d'ailleurs venaient d'être nettoyés ?

Les parents (en ce lieu qu'on nomme rez-de-chaussée)
Ont, bien sûr, entendu les vitres se briser :
Ils montent l'escalier, en tête le patriarche,
La mère hurle derrière, ils butent sur les marches
Et parviennent, essoufflés, le cœur décomposé,
Dans la chambre du gosse, qui lui n'a pas moufté :
Il dort comme un bébé, un bébé bienheureux.
Le vent par l'ouverture lui porte du ciel bleu ;
La fenêtre n'est plus, on l'aura bien compris,
Que bois martyrisé et tous petits débris.
Mais qu'importe la casse, le mât est ressorti,
Et rien ne l'a troublé, notre joli petit.

Les parents, éprouvés, dans les bras l'un de l'autre
Sanglotent et se récitent deux ou trois patenôtres.
Puis le père se redresse et proclame tout haut :
« Mon fils n'a pas eu peur : il sera un héros ! »
Et sans même attendre de sa femme l'accord
Il lui dit : « Notre enfant se prénommera Hector !
Hector comme l'Hector de la guerre de Troie
Et il sera ainsi des hommes le plus droit,
Le plus grand, le plus fin, le plus beau, le plus fort,
Et n'aura peur de rien, pas même de la mort ! »

C'est ainsi que Malot, Hector fut baptisé :
À cause du bateau et des carreaux cassés,
À cause de la frayeur due au mât de beaupré,
À cause de son sommeil que rien ne vint troubler.

*

Le bonimenteur s'adresse au jouet mécanique :

*Mais dis-moi mon ami, n'en fais-je pas un peu trop
En racontant ainsi la naissance de Malot ?
N'ai-je pas, moi aussi, en sublimant mes mots
Sombré un tantinet dans les flots du mélo ?
Pourtant je te le jure, je n'ai rien inventé :
J'ai tout lu dans les livres et c'est la vérité !
Du moins la vérité telle qu'on l'écrivit
Dans la majorité de ses biographies :
Bah ! Qu'importe après tout que ça soit propagande,
Mensonge ou vérité ou bien simple légende :
Le papa de Malot qui avait lu l'Iliade
Le baptisa Hector : c'est bien mieux que Pylade.*

Le bonimenteur feint d'avoir été interrompu par le jouet mécanique ; il se penche vers lui, l'écoute, puis lui répond :

*Oui, avançons un peu dans notre narration.
Nous faisons il me semble bien trop de digressions
Et si nous persistons à parler de la sorte
On finira sans doute par nous mettre à la porte.*

*

Le bonimenteur s'adresse de nouveau au public :

Il grandit, cet enfant, qui est loin d'être sot,
Au cœur de la campagne, au milieu des oiseaux,
En bordure de Seine, au village de La Bouille,
Mangeant du pain, des œufs, et sans doute des nouilles
Mais aussi des douillons et quelques matelotes
Puisqu'on parle patois dans toutes les gargotes.

*

Il sait bien se servir de ses deux yeux d'enfant
Ce Malot qui grandit au beau pays normand
Entre un papa notaire et une maman... maman.
Il vit paisiblement, et intelligemment,
Ce n'est pas un gamin vaurien ou indolent.
Il prend déjà des notes dans son cerveau de gosse,
Il fait la part des choses entre pauvres et carrosses,
Entre gens de Paris et gens de Normandie,
Entre les ouvriers et ceux qu'ont dit nantis.
Il est très réceptif au monde des adultes
Et comme il aime lire, il est loin d'être inculte.

*

Il observe les choses, il étudie les plantes,
Il griffonne et rature, interroge et commente,
Peut-être sent-il déjà qu'il sera écrivain ;
Peut-être a-t-il conscience des fils de son destin
À cet âge où souvent on joue encore aux billes,
Où l'on rêve aux Indiens et puis, plus tard, aux filles.

*

Mais le voilà qui part en la ville de Rouen,
Puis ensuite à Paris, le voici : étudiant ;
Pour apprendre le droit, il n'a guère le choix,
Il faut bien obéir aux ordres de papa.

Mais Hector ne veut pas devenir notaire
Notaire comme papa, notaire comme son père,
Il rêve d'être lui et de vivre en bohème,
De faire ce qu'il veut, de faire ce qu'il aime,
Il ne veut pas passer une vie à signer
De sombres paperasses genre actes notariés
Et ainsi végéter au fond de la province :
Seuls les poètes, pour lui, sont dignes d'être princes.

Il rêve de beauté, rêve d'éternité ;
Donc de littérature, pas d'un monde étriqué.

*

Alors il prend la plume et se met à conter
Les pays enchantés, imitant Defoe,
Ce Defoe qu'il lut quand il était enfant,
Qui le fit tant rêver, et qu'il admira tant.

Il écrit d'un peu tout et de n'importe quoi,
Des histoires de bateaux ou de Robin des Bois,
Et dans la fièvre ardente de son adolescence
Il pond des poésies pleines d'incandescence,
Des épopées, des drames, des fleuves de lyrisme
Et autres fantaisies gluantes de romantisme

En comprenant très vite que là n'est pas sa voie,
Qu'il n'est pas Baudelaire, qu'il n'est pas fait pour ça
Et qu'il ne trouvera et son style et son chant
Qu'en creusant aux racines de son pays normand,
Qu'en retrouvant la Seine, ses villages et ses gens,
Et ce monde qui hiberne dans son âme d'enfant.

*

Le bonimenteur se déplace à l'intérieur du Musée ; le public le suit :

Nous sommes actuellement, Mesdames et Messieurs,
Dans un musée joli, endroit merveilleux,
Qui fut jadis, avant, c'est-à-dire autrefois,
Quelque chose comme une fabrique de draps.

*

Le bonimenteur remonte son jouet mécanique qui bat alors, à nouveau, son petit tambour ; puis le bonimenteur déclame, façon tambour de ville :

L'usine Blin et Blin, des draperies d'Elbeuf,
Les plus beaux draps du monde, aussi pimpants que neufs !

Achetez achetez, Mesdames et Messieurs
Les draps de Blin et Blin : vous dormirez heureux !
Achetez achetez, Mes-si-eurs et Mesdames
Les draps d'Elbeuf tout neufs dans lesquels on se pâme !

Oui, ils savaient tout faire, Mes-si-eurs et Mesdames,
Les grands drapiers d'Elbeuf : même de la réclame !

Et quand le grand Balzac dans « Au bonheur des Dames »
D'une boutique cherchera un vrai nom d'oriflamme,
Il n'ira pas chercher jusques aux Dardanelles ;
Il écrira : « Au vieil Elbeuf, draps et flanelles ».

*

Le bonimenteur cesse de crier ; pose un doigt sur ses lèvres, et murmure :

Faisons un peu silence. Écoutons le passé.
Sous nos pas, ici-même, au-dessus, à côté,
À gauche, à droite, dessous et du sol au grenier,
Mesdames et Messieurs, vos oreilles tendez :
Entendez-vous mugir, non ces féroces soldats,
Mais ces lieux qui jadis nous fabriquaient des draps ?
Entendez-vous couiner engrenages et courroies
Et, d'entre les moteurs, tous ces milliers de voix ?
Entendez-vous frémir tous ces doigts qui tissaient ?
Ces corps éparpillés, parfois déguenillés,
Ce petit monde qui grouille et qu'on nomme ouvrier,
Et les longs chants de harpe de leurs longs fils tissés ?

Nous ne sommes pas ici rien que dans un musée
Mais dans le tremblement de ce qui a fondé
Les rues et les ruelles et murs de la cité.
Nous sommes ici au cœur d'un drap d'éternité.

Un drap de mille fils, de vies éparpillées,
Un drap comme un linceul, qui se nomme : le passé.
Un drap qui désormais se nomme : le Musée,
Mais qui se nomme aussi : la ville réinventée.
La ville remise debout, la ville remise sur pieds,
Puisqu'ils l'ont désertée, les ouvriers drapiers.

*

Le bonimenteur s'adresse au jouet mécanique :

*Oui, pardon, que dis-tu ? Que je m'égare un peu,
Qu'en quelque sorte je mets charrue avant les bœufs ?
Oui, oui, tu n'as pas tort, je vais, sans jeu de mots
Reprendre un peu le fil de mon petit tricot.*

*

Le bonimenteur s'adresse de nouveau au public :

Car à l'heure de Malot, à l'heure où il écrit
Ses premières fictions ou premières tragédies,
À l'heure où il devient chroniqueur, journaliste,
Ecrivain débutant et bohème pigiste,
Il n'y a pas encore d'usine Blin et Blin
Et l'époque est toujours au travail à la main.

En termes un peu techniques on pourrait préciser
Que l'on fabrique encore ce drap qu'on dit foulé
Tandis que à Roubaix et en d'autres contrées
Commencent à percer ces draps qu'on dit peignés.

*

Bonimenteur et public déambulent à l'intérieur du Musée :

Ils sont quelques milliers, et la plupart Normands
Ces drapiers tisserands que l'on nomme *artisans*,
Ou ouvriers du fil, des laines et du textile,
Qui habitent faubourgs et ruelles de la ville,
Et qui travaillent encore, comme on dit : « à façon »
C'est-à-dire chacun au cœur de sa maison,
Selon son savoir-faire et ses dispositions,
La force de son corps ou bien sa filiation.

On ne peut pas vraiment dire que c'est de l'esclavage
Et que rien n'a changé depuis le Moyen-Âge,
Mais bon, il faut admettre que la croissance est lente
Et, comme disait Guillaume : l'espérance violente.

*

On vit au cœur d'un monde qui se nomme famille,
Les hommes tordent les draps, les femmes piquent l'aiguille.
On fait cuire la soupe, la potée ou le chou,
On a parfois des poules et l'on manie la houe.

N'allez surtout pas voir dans ce tableau champêtre
Un royaume idyllique, un monde de bien-être :
On ne s'amuse pas, fût-on à la maison
En train de ravauder du travail à façon :
On bosse quinze heures par jour et sept jours par semaine
Et cela dure et dure, s'enchaîne et se gangrène,
Et durant tout un an on gagne péniblement
Juste de quoi nourrir la femme et les enfants.

On sait par habitude et par résignation
Que les riches gagneront, que les pauvres perdront,
Que rien ne changera durant l'année d'après
Sinon quelques naissances, sinon quelques décès.

On tire sur le joug, on trace le sillon,
On est que la piétaille, on n'est rien que des pions,
Et il en est ainsi depuis le premier cri
Que poussa le premier de tous ces gagne-petit.
Et il en est ainsi et rien ne changera
Sinon qu'il faut trimer pour fabriquer des draps.

*

Elle date du quinzième siècle la tradition drapière.
Le temps semble parfois aller en marche arrière.
Le temps pour un drapier semble s'être arrêté
Sans qu'aucune Renaissance ne l'ait réenchantée.
Le monde n'a guère bougé, même en quatre-vingt-neuf.

Aucune Révolution n'a bouleversé Elbeuf.
On n'a pas en ces lieux renversé de Bastille
La vie est un quignon qui chaque jour se grappille,
On est dans le textile et dans la soumission,
Il faut bien travailler : là est notre mission,
La mission de ces humbles qu'on nommera bientôt :
Les damnés de la terre, prolétaires ou prolos.

*

De tout cela Malot parlera joliment
Au fil de sa plume dans textes et romans.
Des romans oubliés, ne le méritant pas,
Des romans populaires que le lettré lira,
Et qui furent salués, salués en ces temps-là,
Par Guy de Maupassant, par Vallès ou Zola.

On peut relire sans honte un texte comme « Baccara »
Qui narre l'épopée de cette époque-là
Et qui dit à mots juste la furieuse explosion
De ce que l'on nomma : la modernisation.

*

Et dans beaucoup d'écrits, dans beaucoup de romans,
Malot aura pitié de tous ces tisserands,
De tous ces tâcherons qui useront leurs vies
À draper chaque jour, à draper chaque nuit,
A draper comme on drape un corps dans un suaire
Puisque leurs vies d'alors n'étaient qu'un long calvaire.

Il saura notamment se battre et militer
Afin que les enfants ne soient plus exploités,
Afin que les enfants puissent enfin profiter
D'un peu d'éducation, d'un peu de liberté.

*

Malot, n'en doutons, fut un grand humaniste
Que, aujourd'hui, peut-être, on nommerait *socialiste*
S'il s'avérait encore que cette engeance existe.
(Il paraît qu'il en reste, chez les taxidermistes).

*

On a dit de Malot qu'il fut comme un cornac
Ballotté sur le dos de l'éléphant Balzac
Et qu'au cirque des lettres, des lettres parisiennes,
Il ne joua qu'une carte, et que ce fut la sienne.

On murmura parfois qu'il fut de grand talent
Et que son seul défaut fut d'être indépendant ;
On susurra parfois qu'il fut trop exigeant,
Que d'aucuns traduiront : une vraie tête de Normand.

Nous ne faisons ici que répéter des mots
Que l'on a entendus sur Hector et Malot.
Nous n'avons là-dessus aucune opinion ;
Nous ne pouvons que dire: p'têt' ben qu'oui, p'têt' ben qu'non.

*

Mais revenons plutôt à nos histoires de draps,
Ces grands draps de l'histoire qui font bien du dégât :

Mille huit cent soixante-dix : on enfile ses galoches,
On met sur son épaule une maigre sacoche,
On entend au lointain exhorter quelques cloches,
On bombe fort le torse, même si l'on est bancroche,
On rêve qu'on taloche, on rêve qu'on embroche,
Et l'on part en chantant faire la guerre aux boches.

On connaît la chanson, la guerre cocorico,
« Baïonnette au fusil, Prussiens bande de salauds ! »
Et les corps dans la plaine, les corps ensanglantés,
Les tombes que l'on creuse, les veuves éplorées.
Des pays dévastés, des peuples qui ont faim :
Le temps des assassins enfante des orphelins.

Il écrira Malot, cette guerre insensée
Dans un livre poignant : « Souvenirs d'un Blessé ».

*

La guerre est terminée, on a perdu l'Alsace,
Et la Lorraine aussi, et cela nous agace
Que tous ces généraux, tous ces hauts militaires
Jouent à saute-mouton avec nos frontières.

*

Le bonimenteur s'adresse au jouet mécanique :

*Je m'éloigne, dis-tu, un peu trop de Malot
En parlant de la guerre et de ses généraux ?
Mais absolument pas puisque la Grande Histoire
Épouse la petite, toujours, tôt ou tard.
Car c'est bien la défaite qui a fait exister
À l'endroit d'où je parle, ces murs et ces planchers.*

*

Le bonimenteur s'adresse de nouveau au public :

L'Alsace en ces temps-là était terre de drapiers,
Mais les drapiers sont Juifs, ils doivent s'exiler ;
La plupart travaillaient en ville de Bischwiller,
Et il est temps pour eux, grand temps de changer d'air.

Tout les pousse à partir : les lois, l'économie,
La logique marchande et leur nouveau pays,
Cette Prusse teutonne au sang toujours aryen
Qui bientôt les nommera de l'affreux mot : youpin.
Quelles que soient les raisons, humaines ou politiques,
S'ils veulent rester en vie, il faut fermer boutique.

Alors les Juifs s'en vont, ils en sont coutumiers,
C'est un peuple nomade, puisque toujours chassé.
Ils cherchent une région, ils cherchent une contrée
Et ils s'installent ici car c'est l'endroit rêvé,
Une terre promise pour tout réinventer
Puisque terre ancestrale des grands maîtres drapiers.

Les Juifs décident donc de venir à Elbeuf,
Pour que leur poule d'or puisse y pondre son œuf.

Ils apportent avec eux ce qu'on nomme progrès,
Nouvelle manière de faire, d'agir et de penser :
Ce nouveau drap peigné dont on vient de parler
Et qui fait la fortune des marchands de Roubaix.

Le travail de jadis qui était de façon
Et qui avait pour lieu fréquemment la maison,
Devient une industrie avec des gens groupés
Au sein d'un bâtiment, dans plusieurs ateliers.
C'est une grande ruche qui ne cesse d'embaucher

Et de partout on vient, chez les nouveaux drapiers
Qui ne parlent pas très bien le langage normand,
Qui possèdent en leur voix le guttural allemand,
Et qui n'ont pas d'églises, juste des synagogues,
Mais qui payent en argent, ou monnaies analogues.

*

Ainsi change le monde, ainsi changent les villes ;
Il arrive qu'un désert puisse devenir fertile :
On connaissait Rouen, la ville aux cent clochers,
On connaissait Paris, la ville aux cent péchés,
On connaîtra Elbeuf, ville aux cent cheminées
Où tout n'est que drapiers, où tout n'est que fumées.

*

Et en lisant Malot on se met à aimer
Ce joli petit monde qui malgré la dureté,
Dureté de l'époque, dureté du métier,
Draine en lui des effluves de grande fraternité
Et porte dans ses mots, dans ses mots qui le nomment,
L'immense savoir-faire qu'ont amassé les hommes.

Suffit de regarder le plan d'une entreprise
Pour que valsent les lieux et qu'ils s'allégorisent :
Suffit de faire rimer, mettons : chaudronneries
Avec leurs sœurs jumelles, disons : teintureries,
Pour que s'éveille en nous un monde de couleurs,
De flammes, de feu, de fils, d'hommes et de sueur.

Suffit d'un nouveau terme : « épaiillage chimique »
Pour que s'ouvrent les portes d'un monde un rien magique
Car les mots savent dire les gestes du passé
Et pour bien les comprendre, il suffit d'écouter ;

Ecoutez-donc ces mots, qui chantent la chanson,
La chanson des bobines qui bruissent et tournent rond :
Laineries et tondeuses, tissages et dégorgeuses,
Brosseries et broyeuses, foulons et délayeuses,
Et tous ces mots en « age » : ourdissage, encollage,
Epincetage, lavage, rentrayage et foulage.

Il les aimait, Malot, ces mots méli-mélo
Qui nomment chaque geste, et disent ce qu'il faut
Pour qu'un paquet de fils mérite le nom de drap.
Car tout cela Malot de sa plume l'écrira
Et en le lisant bien on pourra tout apprendre
De ces draps qu'on achète, qu'on lave et qu'on va pendre
Entre deux pinces à linge en chantonnant parfois
Une chanson simplette de princesse et de roi.

*

Le bonimenteur s'adresse au jouet mécanique :

Je voudrais, mon ami, demander ton avis :
Crois-tu qu'il soit utile que je dise les outils ?
Que je parle sommairement de l'industrie du drap,
Que j'explique à ces gens ce qui se passait là,
Je veux dire ici-même, dans le cœur de ces murs
Du temps où la fabrique tournait à toute allure ?
Je risque un peu, je crois, d'être professoral,
Un tantinet technique, voire pédant ou banal... ?

*Que réponds-tu, ami : que je n'en fasse pas trop ?
N'en fasse pas des tonnes, ni même des kilos ?
Que je peux me lancer dans la technicité
Mais que mon grand talent sera de m'arrêter ?*

*Eh bien soit mon ami, je vais donc expliquer
De la naissance du drap deux ou trois procédés
Et n'aie aucune crainte : je m'y mets derechef
Et, sur la tête d'Hector : je te jure d'être bref !*

*

Le bonimenteur s'adresse de nouveau au public :

Comment en quelques mots passer du fil au drap ?
Je vais en un clin d'œil vous expliquer tout ça :

Il faut trier la laine, souvent épaisse et rêche,
Éplucher sa toison comme une figue fraîche,
La tremper dans l'urine pour enlever le suint.
Dans un loup mélangeur, la malaxer très bien
Et puis utiliser les machines à carder
Les métiers envideurs ou bien à bobiner,
Surveiller les fuseaux, renouer les fils cassés,
Se servir de l'ensouple juste après l'ourdissage
Et puis des fils de chaîne maintenir l'encollage,
Régler le fouet de chasse qui envoie la navette,
Approprier la lisse, le peigne, que tout soit propre et net !
Au moment du rentrage surveiller que les fils
Ne s'entremêlent pas et mettent en péril
Les manœuvres passées et manœuvres à venir :

Je n'irai pas plus loin car il me faut finir
Puisque je l'ai juré sur la tête à Malot
De n'expliquer le drap qu'en une poignée de mots.

*

On ne va pas lister les romans de Malot,
Les découper en tranches, en rondelles, ou morceaux,
Et dire : dans ceux-ci, il parle un peu de draps.
Et dire : dans ceux-là, non il n'en parle pas.

Car si d'aucuns de vous, alléchés par mes mots
Voudraient en savoir plus sur drapiers et drapeaux :
Allez un peu fouiner dans les livres d'Hector,
Vous comprendrez alors que je n'avais pas tort
De vous le conseiller car il a bien écrit
Non seulement sur Elbeuf, mais sur les draperies.

Sur d'autres choses aussi, ne le réduisons pas
À un auteur local, écrivain dont les pas
Seraient restés bloqués dans le cœur d'un terroir
Et qui emprunteraient toujours le même trottoir.

N'oublions pas qu'il fut un homme libéral,
Écrivain politique, et anticlérical,
Et qu'en ces temps austères et napoléoniens
Il fut pour l'union libre, milita aussi bien
Pour que la femme puisse avoir ses opinions
Que pour ce qu'aujourd'hui on nomme pollution.
Car il avait senti du progrès ses dérives
Et eut peur pour la terre, et les mers et les rives.

*

Malot a voyagé dedans ce vaste monde,
De la valse des trains il a valsé la ronde.
Journaliste engagé loin des académies
De l'humaine tragédie, il fit sa comédie.

Bien sûr qu'il a écrit sur le pays normand,
Mêlant les maux, les moeurs, au cœur des sentiments.
Il a de sa contrée extrait la poésie,
Les grâces et l'amour, et les peines aussi.
Il y a du Corneille dans ce méli-mélo.
Il y a du Maurois dans ce malin Malot.
Et du Flaubert, bien sûr, du Maupassant aussi :
Bref, on l'aura compris : pas mal de Normandie.

Vous me direz, hélas, qu'on l'a bien oublié
Et que de ces génies qui furent glorifiés
Malot est bien de tous le plus grand délaissé
Lui qui de son vivant était le vénéré.

Ne me demandez pas de devoir expliquer
Comment les ans, le temps, ont fait pour décider
Qu'un tel, pareil au cancre, sera mis au piquet,
Et tel autre, au sommet de la postérité.

Flaubert était un fou des mots entremêlés,
Il mâchait chaque phrase, la crachait, la gueulait.
Flaubert domptait les mots, possédait un gueuloir :

Malot n'avait peut-être qu'un petit murmuroir ;
À défaut de génie, on n'a que du talent,
Mais ça suffit déjà pour traverser le temps.

*

Chez Bouilhet, rue de Grenelle Saint-Germain, je rencontrais tout un cercle littéraire mais jamais Flaubert, occupé à ce moment à écrire un roman qui, me disait-il, « allait fiche Balzac à bas » ; ce qui me faisait rire un peu, car je ne savais pas que ce roman serait Madame Bovary.

Ce petit bout de texte est extrait de: « Le roman de mes romans », écrit par Hector Malot, en 1895.

*

Monsieur et cher confrère,

Plusieurs voyages successifs m'ont tellement dérangé dans mes habitudes que je n'ai pas pu encore vous remercier jusqu'ici de l'envoi de votre remarquable roman « Séduction ». J'ai honte de ce long retard et vous prie de m'excuser.

Depuis longtemps, je vous lis assidûment, et j'ai été heureux que vous eussiez eu l'aimable attention de m'offrir, avec un mot de vous, l'œuvre nouvelle d'un romancier que j'admire et que j'aime. Croyez, Monsieur et cher confrère, à mes sentiments de sympathique admiration.

Ce texte, on l'aura compris, est une lettre ; une lettre adressée à Hector Malot ; elle est signée :

Guy de Maupassant, 83 rue Dulong.

*

Le bonimenteur s'adresse au jouet mécanique :

*Arrête de t'énerver et de tourner en rond,
Cesse de jouer au sot et de faire le bougon !
J'ai tout le même le droit, comme ça, mine de rien
De délaissier un peu tous mes alexandrins
Et d'emprunter ainsi des chemins de traverse
Afin de faire entendre des voix un peu diverses.*

Le bonimenteur s'adresse au public :

Il ne veut rien entendre, il se fout de Malot !
La seule chose qui lui plaît : c'est l'heure de l'apéro !

Le bonimenteur s'adresse au jouet mécanique :

*Tu ne veux vraiment pas que je lise quelques textes,
Un peu de prose, des lettres, pour changer de contexte ?
Que j'extraie, des romans de notre ami Malot,
Quelques phrases pertinentes, quelques poignées de mots ?*

*Tu veux tout simplement que très vite j'en finisse
Afin de t'accouder autour de ton pastis ?
Et tu penses, comme ça, que mes alexandrins
Te conduiront plus vite vers le troquet du coin
Et que si je vais trop dans la prose à Malot
Je vais te faire rater l'heure de ton apéro,
L'heure de ton verre de rouge, l'heure de ton gigot,
Celle de ton match de foot et celle de ton dodo ?*

*

Le bonimenteur s'adresse au public :

Il va donc me falloir, Mesdames et Messieurs,
Reprendre de mes vers le flot tumultueux.
Je suis hélas aux ordres de cette chose mécanique
Qui est un peu mon supérieur hiérarchique.
Ne me demandez pas pourquoi il en va de la sorte :
On traîne tous, dans nos vies : crapules et cloportes,
Petits chefs de bureau ou petits dictateurs,
Dont certains sont à voile, et d'autres à vapeur ;
Le mien est en ferraille et ne vaut pas très cher,
Il ressemble étrangement aux puissants de la terre,
Ces milliers de nabots dont la seule vaine gloire
Est d'écraser autrui de leur petit pouvoir.

Nous sommes tous les jouets d'autres petits jouets,
Et nous tournons en rond, le monde est ainsi fait.
Saint Augustin disait, dans un de ses poèmes :
« Pour un monde meilleur, deviens meilleur toi-même. »

Je vous laisse deux secondes afin de méditer,
Ce qui me permettra de me désaltérer.

Le bonimenteur se désaltère.

*

Le bonimenteur s'adresse au public :

Reprenons notre histoire avec un regard neuf :
Ça sent un peu le Juif dans les faubourgs d'Elbeuf.
Le Juif aux doigts crochus, banquier sans foi ni loi,
Qui plane sur la France comme un oiseau de proie,
Qui condescend bien sûr à créer des emplois,
Qui verse des salaires, les salaires qu'il nous doit,
Mais qui n'est pas très clair avec Jéhovah
Et qui d'un vrai Normand n'a pas vraiment la foi.

*

Non, l'antisémitisme n'est pas une nouveauté
Qui fut par les drapiers créé ou inventé.
Déjà dans cette Espagne, Espagne des temps passés,
Les Juifs à leur poitrine l'étoile devaient porter.

Car on est mine de rien quelque peu en colère
Après cette juiverie venue de Bischwiller.
Certes, ils ont apporté de quoi faire travailler
Et on admet qu'ils donnent tout de même à manger
À toutes nos ouvrières, à tous nos ouvriers,
Mais il serait pas mal de les catéchiser,
Les catholiciser, bref, les agenouiller
Au pied de la Sainte Croix, et les faire prier.

*

On connaît la chanson, on sait ce qu'elle donnera :
Caillou après caillou, on bâtit la Shoah.

Mais nous n'en sommes pas là, pas dans cet excessif,
Malgré qu'on puisse lire fréquemment « Mort aux Juifs »
Ecrit dessus des murs, parfois dans le journal,
C'est rien que du normal, rien que du très banal.

On le caricature, avare ou bien Judas,
On le rend responsable de tout ce qui ne va pas ;
On le caricature, nez crochu, mains crochues,
On le rend responsable de tout ce qui ne va plus.

Hector Malot n'est pas du côté de la haine
Et l'antisémitisme ne gît pas dans ses gènes.
Il défendra Dreyfus tout autant que Zola.
Et lorsque fréquemment la colère grondera
Que la foule en délire un ennemi cherchera
Et que sur l'étranger toujours elle tombera,
Il les protégera, qu'ils se nomment protestants,
Communards ou bien Juifs, ou même mahométans.

Et lorsque éclateront guerres et révolutions
Et qu'on exilera dans la perfide Albion
Tous les esprits trop libres que l'on rendra coupables
De rebellions, de meurtres, de saccages et d'outrages,
Malot les soutiendra, Malot les aidera ;
Tout du moins il fera, fera ce qu'il pourra.

*

7 octobre 1860, Hauteville House,

Cher Monsieur,

La lecture de votre article sur ma traduction de Shakespeare a été ici une vraie fête de famille et je suis chargé de vous remercier, au nom de tous, du vaillant témoignage de sympathie que vous venez de nous donner publiquement. Au milieu du silence qui s'est fait autour de notre nom, dans ce qui s'appelle aujourd'hui la presse française, il est bien doux aux exilés d'entendre votre voix amie. Se souvenir des proscrits, c'est protester contre les proscriptions. Laissez-moi vous féliciter de cette protestation si éloquente.

Ce texte est extrait d'une lettre adressée à Hector Malot, et qui est signée : François Victor Hugo.

*

Proscrits de quarante-huit, proscrits de soixante-dix,
Malot fut un des rares à traiter comme des fils
Ceux qui pour lui étaient des Maîtres et des pères :
Hugo, Vallès et autres révolutionnaires,
Du moins les nommait-on ainsi ceux dont les mots
Mettaient un bonnet rouge au dictionnaire catho,
Au dictionnaire réac, puis plus tard collabo
Car la littérature n'a pas toujours été
Du côté du plus faible, du plus persécuté.

Dans un de ses romans, Malot dira, entre autres :

« Pour moi, Monsieur, un Juif est un homme comme un autre. »

Et Malot fut ainsi durant toute sa vie :

Ouvert et généreux, sans haine, ni envie.

Nous n'allons pas de lui sculpter l'hagiographie,

En faire un saint, un dieu de la philanthropie,

Mais il nous faut admettre que bien que solitaire

Il ne fut jamais sourd aux tourments de la terre,

Et que le journalisme lui ouvrit les frontières

Aussi bien des puissants que des gens de misère.

Hector Malot n'a pas, contrairement aux idées

Répandues ça et là par les vents du passé,

Traité que des normands, ouvriers, paysans,

Manufacturiers, enfants et tisserands.

Il ne fut pas non plus ce spécialiste patent

De la littérature pour les adolescents.

Il eut sur son époque un regard aiguisé

Et fut homme de bien, osons le préciser.

La preuve : une biographie qu'en hommage, son auteur

Titra : « Hector Malot, L'écrivain au grand cœur »

*

En 1756, sur les 5600 habitants recensés à Elbeuf, 4000 se déclarent ouvriers du textile.

En 1788, 5100 sur 5700 sont affiliés à l'activité lainière.

En 1814 : 8000 ouvriers travaillent intra-muros pour une population de 6500 habitants.

*

Et si l'on fait le compte, en comptant sur ses doigts
On voit que tout le monde travaille pour le drap.
Hormis quelques défunts, grabataires ou infirmes,
Toute la population travaille pour la firme :
Pour la firme lainière, laineuse ou bien textile,
Ils y travaillent tous, de père en mère en fil.

Il en était ainsi dans l'industrie drapière.
Il en était ainsi dans l'industrie minière.
Tout le monde travaillait, ouvriers, ouvrières,
Aussi bien les enfants que pères, et mères, et frères.

*

Le petit jouet mécanique fait battre son tambour :

Oyez, oyez un peu, dames et damoiseaux :
Votre tambour de ville du haut de ses créneaux,
Va désormais vous dire de sa plus belle voix
Les tout nouveaux décrets et les nouvelles lois !

*

Le bonimenteur s'adresse, en aparté, au public :

Il n'y a, à dire vrai, en ce lieu, ces temps-là,
Ni tambour, ni créneaux mais on a bien le droit
De s'amuser un peu avecque le passé
Il fait si bon crier « Oyez, oyez, oyez ! »
En ce siècle de portables, d'écrans, de facebook,
Où tous veulent parler, mais où personne n'écoute.

*

MAIRIE D'ELBEUF, le 8 mai 1843

MM. les Fabricants, Manufacturiers, etc., de la ville et du canton d'Elbeuf, dont les ateliers ont un moteur mécanique, un feu continu, ou occupant plus de 20 ouvriers, sont avertis que les inspections prescrites par la loi du 22 mars 1841, commenceront dans leur établissement à dater de ce jour 8 mars 1843.

La commission d'Inspection rappelle à ces industriels les principales dispositions de la loi et des règlements que chaque inspecteur est appelé à faire exécuter.

1° : Défense d'admission des enfants dans les fabriques avant l'âge de 8 ans.

2° : Injonction de limiter le travail des enfants, savoir de 8 à 12 ans : à huit heures sur vingt-quatre ; de 12 à 16 ans : à douze heures sur vingt-quatre.

*

Il existe neuf articles qui sont ainsi écrits

Limitant le travail et de jour et de nuit.

Le travail des enfants qui bossaient dès cinq ans

Matin, soir et dimanche, jour et nuit, tout le temps.

On n'ose pas même penser aux jours qu'on dit fériés,

Encore moins aux repos, jours de fêtes ou chômés,

Ces mots en ce temps-là auraient fait rigoler,

Et le Front Populaire, on l'aurait zigouillé

Avant même qu'il prononce les mots : congés payés,

Ou congés pour soigner une main écrasée.

Les seuls jours de repos commençaient quand le corps

Ne quittait l'atelier que pour suivre la mort.

*

Vous avez entendu ce qu'on vient de voter ?
Qu'il est dur de l'entendre sans se mettre à pleurer.
Quel grand pas en avant : on est plus obligés
Lorsque l'on a cinq ans de devoir travailler...

On se demandait bien ce que les habitants
Qui travaillaient ici faisaient de leurs enfants.
Car sur les six mille âmes des murs de la cité
Six mille pratiquement étaient des ouvriers.

*

On se demandait bien ce que les habitants
Qui travaillaient ici faisaient de leurs enfants.
Voilà, on l'a compris, et c'est bien expliqué :
Les enfants, à l'époque, on les faisait trimer.

Ils n'avaient d'horizon que les murs des drapiers,
Et puis ce savoir-faire qu'ils allaient faire passer
À leurs propres enfants qui allaient hériter
De ce seul horizon qu'est la vie de drapier.

De l'unique horizon d'un mur de draperie
Et l'assommoir au bout, la mort dans l'eau-de-vie.

*

Malot militera afin que les enfants
Ne soient plus contraints de bosser comme les grands.
Et il profitera, usera de son aura
Afin que changent les mœurs et que changent les lois.
Mais il devra se battre, rien n'est jamais acquis
Comme on le chante parfois dans d'aucune poésie.

*

Non, effectivement rien n'est jamais gagné :
Il faut toujours se battre contre l'imbécillité.
Tenez, ce sénateur dont on taira le nom
Et qui à l'assemblée tempêtera que : « Non
Il n'y a pas de raison qu'un enfant travaille moins :
C'est à la sueur du front que l'on gagne son pain
Et il faut qu'à cinq ans on les mette au boulot :
Pas de mendiants chez nous, on a besoin d'impôts ! »

*

Députés, sénateurs, rien n'a vraiment changé :
C'est toujours les prolos qui vont les engraisser.
C'est toujours les petits qui font tourner la roue
Des ventres adipeux et des lourdes bajoues.

*

Il faut toujours remplir le ventre des bourgeois,
Ce ventre gros et gras et satisfait de soi,
Ce bourgeois dont Flaubert avait clairement écrit
Qu'il possédait en lui : la bêtise infinie.
Il faut toujours qu'un gosse ici ou bien là-bas
Travaille ses douze heures pour complaire aux bourgeois
Pour payer leurs cigares et engraisser leurs oies,
Leurs oies à talons hauts, leurs oies à gros nichons
Dans des corsets payés aux frais de la nation.
Il faut toujours qu'un gosse, en Chine ou Roumanie,
Travaille ses douze heures pour que cette infamie
Puisse mettre au veston de quelques exploiters
Une croix du Mérite ou une croix d'Honneur.

On a dans chaque siècle les Ulysse qu'on peut,
Des Ulysse qui traînent, qui traînent derrière eux
Leurs coûteuses Pénélope tandis que des enfants
Tisseront pour leurs fesses de jolis draps tout blancs.

*

Hector Malot était fils de petit bourgeois ;
Il aurait pu marcher en avant, calme et droit,
Et devenir notaire, fructifier son pécule
Et s'occuper des pauvres à coups de pied au cul.

*

Lorsque sonna pour lui l'heure dite de gloire,
Lorsque quelques romans trouvèrent leur auditoire,
Un auditoire si vaste que de France à Navarre
Son nom se répandit au tréfonds des mémoires,
Lorsque tous ses écrits et surtout *Sans Famille*
Emplirent son escarcelle et gonflèrent sa sébile,
Lorsque chaque enfant lut, du fond de son école,
Les histoires de Rémi, des chiens qui cabriolent,
Du singe Joli Cœur qui nous offre le sien
Et des chemins tordus qu'empruntent les destins,
Il aurait pu aussi devenir un bourgeois
Sénateur de lui-même, député, fils de joie
Et boire du champagne dans des habits de soie
Et pourquoi pas péter encore plus haut que soi.

*

Mais Hector Malot fut, en cela il est grand,
Un vrai homme de cœur et un noble artisan.
On pense ce que l'on veut de ses soixante romans,
Il faut déjà les lire, ce n'est pas évident
Car pour pouvoir les lire il faudrait les trouver
Peut-être seront-ils un jour réimprimés.

*

On pense ce que l'on veut de ses soixante romans,
Certains sont admirables, d'autres moins convaincants.

Il nous reste *Sans famille, En Famille, Baccara,*
Souvenirs d'un blessé, et puis, plus ou moins là :
Une femme d'argent, Pompon, Romain Kalbris,
Une bonne affaire, Anie, Séduction et Complices,
Et ne l'oublions pas : *Un curé de province*
L'histoire simple d'un prêtre qui agit comme un prince
Et qui grâce à sa foi et grâce à son amour
Réussit à bâtir l'église de Bonsecours
Et à faire d'un tas de pierres rachitiques
Une petite merveille de l'art néogothique.

Malot raconte tout ça dans un livre testament
Qui simplement se nomme : *Le roman de mes romans.*

*

Jules Vallès choisira Hector Malot comme exécuteur testamentaire. Jules Vallès le proscrit, l'exilé, le Rouge et le Maudit. Jules Vallès dont Malot ne partageait pas nécessairement les opinions extrémistes mais dont il s'était occupé lorsque la Commune l'avait mis en exil en pays britannique, sans métier, sans argent, abandonné de tous comme un pauvre mendiant.

D'Hector Malot, Jules Vallès écrira :

« Il y a une classe qui s'appelle la Bourgeoisie et un pays qui s'appelle la Province. Malot (...) a taillé là-dedans, les manches retroussées, l'œil tendu. »

N'oublions pas, enfin, que Malot le normand,
Que Malot l'écrivain, que Malot l'artisan,
A tout de même hérité, pour la postérité,
De ce joli surnom : « Malot la probité. »

*

Le bonimenteur s'adresse au jouet mécanique :

*Que dis-tu mon ami : qu'il est temps désormais
De fermer les paupières ; grand temps de s'en aller
Et de laisser les mots au sol retomber
Comme s'il s'agissait de gouttes de rosée
Et laisser au public le temps de digérer
Toutes ces mélis-mélos qu'on vient d'éparpiller ?*

*Bien. Qu'il en soit ainsi, car c'est toi qui ordonnes.
Tu es mon Vitalis, je suis ton petit homme.
Alors séparons-nous en chantant do, ré, mi ;
Partons sur les chemins, comme le faisait Rémi.*

Le bonimenteur s'adresse au public :

Et si ton corps à toi te conduit au café,
Le mien n'a qu'une envie : c'est de vous saluer.

FIN